

posters:bijou-scorpions

Best

131

WHO
TED
NUGENT
DIRE
STRAITS
THIN
LIZZY
ELVIS
COSTELLO
MINK
DE VILLE
DOGS



interview:

Patti Smith

Quand le croque mord, le vinyl meurt

(tragédie en un acte)



BOB DYLAN
«At Budokan»
(CBS)

Z'avez déjà entendu parler de la métépsychose? Non, c'est pas un nouveau détergent, ni un groupe niou ouaiv. C'est une croyance qui s' imagine qu'une fois mort, on va planter nos neurones dans la carcasse d'un autre animal. Ben tiens. Si vous croyez celle-là, on vous offre un week-end de rêve et d'amour avec Patti Smith, tous frais payés (démêloir, psychiatre, etc.). Cêfo, toutafêfo! Par contre, figurez-vous que chaque disque qui périt sous la canine charmante du Croque-Vinyl revit sous les formes du bibelot qui symbolise sa vraie nature. Pour le prouver, nous avons laissé le Croque en tête-à-sillon pendant cinq minutes avec treize galettes, le tout dans une pièce hermétiquement close (la cave du chef, triple blindage). Bon, il y avait donc le Croque et, par ordre d'apparition à l'écran :

ALBERT KING «New Orleans heat» (Eurodisc W.E.A. 913270)

THE CHARLIE DANIELS BAND «Million mile reflections» (Epic C.B.S. E.P.C. 83446)

JORGE SANTANA (Eurodisc W.E.A. 913265)

THE MARSHALL TUCKER BAND «Running like the wind» (Warner W.E.A. W.B. 56621)

DAVE LAMBERT «Framed» (Polydor 2391 391)

EMMYLOU HARRIS «Blue kentucky girl» (Warner W.E.A. 56627)

ASH RA «Correlations» (Virgin Polydor 2933 766)

STEVE HILLAGE «Rainbow dome Musick» (Virgin Import Polydor VR 1)

CHRIS REA «Deltics» (Magnet Sonopresse 2 S 068 62520)

ALICIA BRIDGES (Polydor 2391 364)

AREA «Gli dei se ne vanno...» (Ascolto C.B.S. A.S.C. 20063)

BEACH BOYS «L.A. (light album)» (Caribou C.B.S. C.R.B. 86081)

ROBERT JOHNSON «Close personal friends» (Mercury Phonogram 9102 803)

Quelques minutes et force coups de canine après, le Croquis est sorti, et Maître Verdâtre, huissier, a découvert dans la pièce que la bête venait de quitter, et dans le désordre le plus affligeant, le bazar suivant : un microbe de la jaunisse, un bout de ficelle dorée, un pied en argent massif, trois paires de boots (dont une avec de la dentelle, et les deux autres usées jusqu'au gosier), un ticket aller simple pour la planète Papa Coule, une fraise à la Chantilly, une statue en pied de Joe

Walsh (sans la tête), Alicia Bridges, un litre de sueur fraîche, un plat de canellonis empoisonnés, une pleine futaille de mélasse, une panoplie de Goldorak, plus 17 % de T.V.A. (taxe à la voracité abusive). L'expérience n'était-elle pas concluante. Devant une coupe de champagne, le Croque-Vinyl nous a expliqué qui était devenu coi.

«Tout cela est très élémentaire, mes chers Watson, et je m'étonne que la symbolique de ces transformations ait pu vous échapper, foutre et poil de loutre. Reprenons donc. Le microbe de la jaunisse, il vient tout droit de **Jorge Santana**, qui ne s'est jamais très bien remis de n'être que le petit frère du grand Carlos. D'où jaunisse musicale et jalousie bleuâtre. Le Jorge avait fait quelques coups fumants avec Malo, mais là il vient de planter ses deux espadrilles dans la soupe au disco que c'en est désespérant. Pourtant, il joue de la guitare comme Giscard de l'accordéon, luxueusement, mais son nouvel album pue tellement le «Moi-nossi j'aurai du succès, nananana!» qu'il en est irrespirable. Passons au pied en argent massif qui correspond à l'album de **Robert Johnson**; pas le vieux non, ni Robert Gordon non plus, c'est un guitariste qui mélange dans son look Costello et Moon Martin, et se rapproche nettement de ce dernier avec son rock bien propre, mais sérieusement plus vitaminé et plus virtuosieux que Martin La Lune. C'est la découverte du moi, ce Robert Johnson, avec sa guitare tricotée qui vous fait du lainage bien dense pour vous garder au chaud pour trois hivers. Me ferait penser à du Feelgood qui serait sage et poli, pour tout dire. Pour ce qui est du ticket aller simple pour Papa Coule, vous aurez peut-être deviné qu'il s'agit de **Steve Hillage** qui, juste après le ratatinant et bulldozerisant «Live Herald», s'est fait le petit plaisir d'un disque planant, gentiment électronique, pas rock pour un soûl, un disque coooooool quoi, et qui vous endort très rapidement. Ça n'a même pas d'intérêt progressif. Simplement de l'environnement glougloutant. Ce n'est pas ce qu'Hillage avait de mieux à faire.

Dégustons zaprèzen la fraise à la chantilly, c'est-à-dire, l'album solo de **Dave Lambert**, qui est comme personne ne le sait le guitariste des Strawbs. Bon, Lambert solo, c'est du Strawbs fait par un seul homme. Manque que la voix de Cousins, mais la sienne n'est pas mal mâle non plus. En fait, ça nous permet de patienter de la plus chouette des façons en attendant le prochain Strawbs. C'est clair et chaud et swinguant et bien foutu, Strawbs quoi. A priori, on voit pas l'intérêt, mais un album de plus des Strawbs, c'est toujours bon à prendre. On se le prend donc à l'ombre de la statue étêtée de Joe Walsh, qui est l'avatar royal du nouveau **Chris Rea**. L'avez peut-être vu à Chorus, ce mec. Moi, je trouve dingue de don-

ner de l'antenne à ce plagiaire parce qu'il y a pas moyen de voir Walsh. C'est pas parce qu'on n'a pas de grive qu'il faut manger des fientes de merle. Bref, Rea imite Walsh, mal, sans génie, sans bouillir, et s'affale souvent dans une pleine bolée de soupe insupportable. C'est honnête, et c'est tout. Comme dit Isane Borbévitch, le prophète fou du bois des Dames : «Une caricature est souvent une carie qu'a tort». Passons vite. Bon, il y a aussi **Alicia Bridges**, qui est Alicia Bridges, c'est-à-dire une nana qui chante vraiment bien, très bien, une voix qui coupe les couilles menues, une voix qui vous les fait revenir dans du beurre avec des petits oignons. La musique est un peu sans surprise, mais la nana est bien mûre. J'ai même pas osé y porter l'incisive, ce qui explique qu'elle soit encore entière et non en quarts. Je respecte les dames, moi, jeunes gens! Le litre de sueur fraîche, c'est bien sûr du concentré d'**Albert King**, qui complète la tierce des rois de la guitare-blouse avec B.B. et Freddy. Albert King, produit par Allen Toussaint, c'est du blues qui respire le feeling, de la guitare ivrogne qu'a du mal à quitter le comptoir tant elle aime picoler, de la musique épaisse et bien noire que je m'en pourlèche le poitrail. Ouais, Albert, t'es le roi. Pour accompagner cette boisson forte, je conseillerais à Monsieur notre plat de canellonis empoisonnés, signés **Area**, le groupe italien fou, et révolutionnaire, celui qui fait du jazz-rock trempé tous les jours dans un mélange de TNT, de vitriol, de concentré de brigade rouge et d'humour, bref, un truc tout à fait original, bizarre, dingue, dérangeant comme un ver solitaire qui voudrait de la compagnie, et vraiment excitant pour les types qui aiment la musique incongrue et bien faite, style Lousquette Amoureuse. Ceux qui n'iront pas plonger un orteil dans la dernière futaille de mélasse offerte par les **Beach Boys**, dont «L.A. (light album)» est bouédé même par les fans du groupe. C'est pourtant aussi moujoli-bedonnant-bronzé que d'habitude. Les Beach Boys, il faut qu'ils tombent le jour où l'on a envie de manger très sucré, sinon ça ne passe pas du tout. Celui-là est tombé le jour des salaisons, pas de pot. Enfin la panoplie de Goldorak nous est offerte par **Ash Ra** (anciennement Temple) qui, sans doute écoeuré de pas avoir de succès, fait à présent une sorte de disco-synthé-électro-plastique joli tout plein, rond et sucré comme un bonbon, et d'un intérêt nul, le style robot qui fait pas de mal, Goldorak jouant à cache-cache dans le sucrier. Agréable ouais, mais décevant et absolument iiiiiiiiii. Ash rate, ouais. J'espère maintenant que plus rien ne vous échappe de tout ce fatras de saints bols. Quant aux trois paires de boots, débrouillez-vous avec ce qui reste, non mais...

Si j'étais vraiment malin, je me débarrasserais sans plus attendre de ce disque, avant qu'il ne devienne un cauchemar. Car il n'y a rien de plus agaçant que d'expliquer à des interlocuteurs anonymes et qui, de plus, ne prendront sans doute jamais la peine de vous répondre, l'adulation qui vous démange encore quelque part, comme une fourmière épargnée par le feu. Le commentaire de ses propres tourments ne donne que trop souvent de misérables attermoiements. Rarement de bonnes choses. Bien que Dylan soit encore assez bon pour exciter la commiseration publique, ça ressemble encore trop à une prise d'armes au cours d'une réunion d'anciens combattants. J'avoue pourtant qu'aujourd'hui encore, Dylan est le personnage qui me brûle le plus la langue même si j'ai pris pour principe de n'en parler qu'à travers les autres, pour éviter justement les maladroites. En ce moment c'est pas ça qui manque, ça se boucule au portillon, Desolation Row est embouteillée même si c'est souvent le fruit de notre propre distorsion, la suggestion en relents salutaires. Costello, pour ne prendre que lui, fait partie des gens qui sont en première ligne. «Live At Budokan» est fait pour ceux qui ont cette vocation infâme de supporter avec indulgence le moindre lumbago du père Dylan. C'est bien connu, quand Dylan a le rhume, les fans éternuent. Là, ce serait plutôt une grippe asiatique, avec sueur glacée et molesse générale. Budokan c'est au Japon et Dylan y entama sa longue et fructueuse tournée sur quatre continents, en 78. Le volcan y restera malheureusement endormi. On y renifle chaque morceau, avec un certain désenchantement. Il n'y a guère que sur «It's AllRight Ma» (qui sonne d'ailleurs incongruement comme les Doctors Of Madness) que l'on suce un peu de sève, un peu de rock'n'roll aussi. Bon, et puis Dylan chante «Forever Young» avec la voix un peu chevrotante comme s'il radotait sous le portique d'un hospice. Merde, c'est pathétique. Je vous avais prévenu. Il demeure que lorsqu'il vint à passer à Paris, le bonhomme avait justement retrouvé une nouvelle jeunesse, l'œil brillant, le coup de patte agile. C'était, à quelque chose près, le même spectacle qu'à Budokan, la force en plus. La force et l'insolence de celui qui n'en a pas terminé avec la grande terreur. Qui tourne le dos au renoncement. L'Angoisse du roi Salomon. Pas la ménopause.

Francis DORDOR.